

par les moyens de guérison qu'il exige, une maladie entièrement chirurgicale. — *b. La chute du fondement*, ou sortie et renversement du rectum hors de l'an us, maladie commune chez les petits enfans, vient ou de foiblesse et de relâchement, ou d'une irritation hémorroïdale. Dans le premier cas, on doit saupoudrer l'intestin renversé de quelque poudre astringente, telle que celle de l'écorce de grenade, ou le laver avec quelque décoction de même nature; dans le second, l'application des sangsues et des cataplasmes émolliens peut être nécessaire: dans l'un et l'autre cas, les lavages avec de l'eau de Goulard sont convenables.

VII.^e ORDRE.

Des Ulcères, des Dartres, de la Lèpre, de la Teigne et de la Gale.

Cet ordre comprend celles des affections locales dans lesquelles il y a solution de continuité (*Dialyses*). Ces maladies forment sept genres; 1. les plaies; 2. les ulcères; 3. les dartres; 4. la teigne; 5. la gale; 6. les fractures; 7. et la carie. Les cinq premiers, avec quelques-uns de la classe des cachexies, constituent ce qu'on appelle les *maladies chroniques de la peau*. Les deux derniers appartiennent aux maladies des os, par la considération desquelles je terminerai ce cours.

1. Une *plaie* (*Vulnus*), est une solution de continuité, une rupture de la peau et des parties molles subjacentes, produite par une cause extérieure, telle qu'un instrument pointu, tranchant ou contondant. Ces trois genres de plaies diffèrent dans leurs effets, et dans le traitement qu'elles exigent. Tous ces détails sont entièrement du ressort de la chirurgie. J'observerai seulement en général, sur les moyens naturels par lesquels se guérissent les plaies; 1.^o que c'est d'abord par la réunion des parties séparées, réunion qui s'opère par l'intermède du sang et des fluides qui s'en épanchent dans le premier moment de la rupture, et qui se coagulant aussitôt après l'épanchement leur servent pour ainsi dire de colle, et font adhérer assez fortement les bords de la plaie l'un à l'autre pour rendre en peu de jours leur réunion complète et solide. 2. Que si cela n'est pas praticable, soit par l'étendue de la plaie, et par l'impossibilité qui en résulte, que ses bords se maintiennent en contact, soit par l'introduction de quelque corps étranger qui empêche leur réunion, la nature excite sur les surfaces coupées une inflammation purulente qui convertit la plaie en ulcère. On doit autant que possible prévenir ce résultat en nettoyant bien la plaie, en rapprochant ses bords, et en les

maintenant en contact l'un avec l'autre. C'est ce qu'on appelle guérir une plaie par la *première intention*. Si cela n'est pas praticable, on la traite comme un ulcère.

2. Un *Ulcère* (*Ulcus*), est une solution de continuité dans une partie molle, privée de ses tégumens, et en suppuration. Lorsqu'une inflammation ne peut se résoudre, ou qu'une plaie ne peut se guérir par la réunion des parties, il s'engendre toujours à la surface un fluide épais et blanchâtre, comme de la crème, en apparence dépourvu de toute acrimonie, mais qui a la propriété de dissoudre, et de s'assimiler le tissu cellulaire surabondant, le sang et les autres fluides épanchés, et de favoriser la reproduction des chairs sous la forme de tubercules arrondis. C'est ce qu'on appelle la *granulation*. Ces tubercules se réunissent et forment une surface charnue et d'un beau rouge, sur laquelle les bords de la plaie s'étendent jusqu'à se réunir : tel est le cours ordinaire d'un ulcère en bon état. Tout l'art d'un chirurgien en pareil cas consiste uniquement à ne point interrompre ce travail. Si l'ulcération est superficielle, et qu'elle ne laisse point de vide à remplir, surtout si elle est accidentelle et produite par des causes extérieures, l'application de quelque poudre dessiccative, telle que les fleurs

de zinc ou la pierre calaminaire, est souvent très-utile et sans inconvénient. Mais si l'ulcère est profond et qu'il ne puisse se cicatriser sans une reproduction de chairs, il faut le garantir du contact de l'air, qui communément le dénature et lui donne une qualité rongeante, ou augmente trop l'inflammation. Si l'ulcère est extérieur, de manière que le pus puisse facilement se faire jour au-dehors, il n'y a pas autre chose à faire. Mais si l'ulcère est intérieur, et que le pus n'ait point d'issue, il faut lui en donner une; sans quoi son séjour le rend fétide et rongeant, au point de pouvoir attaquer les os subjacens, surtout si l'air a quelque accès dans la cavité, dans laquelle il s'engendre, comme cela arrive par exemple dans l'*ozène*, espèce d'ulcère qui se forme pour l'ordinaire au centre de l'os maxillaire, dans l'autre d'*Highmore*, et qui est très-promptement suivi de carie, si l'on n'y remédie en donnant issue au pus soit par l'extraction de quelques dents, soit par une grande ouverture faite à l'os même.

Indépendamment de sa situation, un ulcère peut dégénérer par différens genres d'accidens, qui forment autant d'espèces d'ulcères, lesquels exigent chacun un traitement particulier. On peut réduire ces ulcères dégénérés à cinq espèces, savoir : *a.* Les ulcères érysipélateux,

b. les ulcères ichoreux et fétides, *c.* les ulcères fongueux, *d.* les ulcères calleux et fistuleux, *e.* les ulcères phagédéniques.

a. Les *ulcères érysipélateux* sont ceux dans lesquels l'inflammation est trop considérable et trop douloureuse pour que la suppuration puisse se faire comme il faut, ce qui nécessite l'emploi de substances émollientes et sédatives, telles que les cataplasmes, les cérats simples, les lavages avec l'eau de Goulard, les emplâtres et les onguens qui contiennent quelque préparation de plomb, tels que le diapalme, la pommade de Goulard, l'onguent de la mère, etc.

b. Les *ulcères ichoreux* sont ceux dans lesquels la suppuration se fait mal, et où le pus est clair, sanieux et fétide; ce qui vient ordinairement ou de ce qu'il s'engendre sur les chairs quelque gaz méphitique, qui agit sur elles comme un poison, et sur le pus comme septique; ou de ce que la foiblesse du malade ne laisse pas aux petits vaisseaux le ton qu'ils doivent avoir pour l'inflammation nécessaire à la production d'un bon pus. De là vient dans ces cas là l'utilité des applications antiseptiques d'une part, telles que les substances végétales fraîches, les fenilles, les cataplasmes de carottes ou de pommes de terres, les acides végétaux

et minéraux, et le suc gastrique ; et de l'autre, l'usage des toniques, tant à l'intérieur, tels que le kina, l'acide vitriolique, etc. qu'en applications extérieures, telles que le charbon ou les onguens résineux. La térébenthine fait la base de la plupart de ces onguens ; et quand on veut les rendre plus actifs, on y ajoute d'autres gommes et résines telles que la poix, la gomme élémî, le styrax, quelquefois même du verd-de-gris, comme dans l'onguent égyptiaque.

c. Les ulcères *fongueux*, sont ceux dans lesquels la granulation est trop abondante, en sorte que les chairs s'élèvent au-dessus de la peau, et empêchent la cicatrisation. On les réprime par des applications astringentes et légèrement caustiques, telles que l'eau de chaux ou l'alun calciné, et quelquefois par de la charpie sèche ou imprégnée de quelque substance balsamique. J'ai vu le baume de la Mecque opérer parfaitement bien dans cette intention. Quelquefois on est obligé d'employer dans ces sortes d'ulcères des remèdes beaucoup plus actifs, tels que le précipité rouge, la pierre infernale et même le feu.

d. Les ulcères *calleux* sont ceux dont les bords durcissent, pâlisent et se désorganisent de manière à ne pouvoir plus se réunir. Les ulcères *fistuleux* sont ceux qui prennent la

forme d'un canal long et étroit, dont les bords sont ordinairement calleux: on ne peut guérir ces ulcères qu'en les convertissant par le fer, le feu ou tout autre moyen possible en ulcères simples. Il faut toujours ouvrir les fistules, dilater les sinus, donner une libre issue au pus, et favoriser la cicatrice en empêchant les bords de durcir. J'ai cependant eu connoissance d'ulcères fistuleux guéris par un moyen très-différent, et analogue à celui qu'on emploie pour la cure radicale de l'hydrocèle. Il consiste à injecter dans la fistule quelque liqueur extrêmement stimulante, telle par exemple que la teinture de cantharides, qui, excitant sur sa surface intérieure une légère inflammation, donne lieu à la réunion des parois l'une avec l'autre, en conséquence de l'adhérence qui est la suite ordinaire de l'inflammation. De cette manière, le canal s'oblitére peu à peu, et la fistule se ferme (1). — Dans les fistules qui s'engendrent autour de l'anus, et qui pénètrent jusqu'à l'intestin, on emploie quelquefois un autre

(1) C'est ainsi, par exemple, que fut guérie la fistule dont j'ai parlé ci-dessus (pag. 360), qui partant d'une carie de l'os ischium, aboutissoit à une tumeur hydatidée au milieu de la cuisse. Après avoir employé sans succès différentes injections, M. Maunoir essaya enfin la teinture de cantharides, qui réussit.

moyen, qui consiste à passer un fil de plomb dans la fistule, jusqu'à ce qu'il soit dans l'intestin; on le retire par l'anus, on en tord tous les jours les deux bouts, et l'on parvient ainsi à ouvrir peu à peu toute la fistule, et à la cicatriser en même temps.

e. Enfin les ulcères *phagédéniques* sont ceux dans lesquels le pus acquiert une qualité rongeante, qui fait qu'il s'assimile très-promptement les parties voisines, et que l'ulcère s'étend par là indéfiniment de tous côtés, particulièrement en surface. Cette disposition des ulcères à devenir phagédéniques tient souvent à des causes fort obscures. Il m'a paru que dans certains cas, le pansement avec des corps gras y contribue. Dès qu'on s'aperçoit de cette disposition, il faut supprimer les onguens et les huiles, et avoir recours aux feuilles, au suc gastrique, aux décoctions astringentes, ou si l'ulcère est superficiel, aux poudres dessiccatives, telles que la rhubarbe et les fleurs de zinc. J'ai vu aussi les fumigations d'acide nitrique guérir très-promptement des ulcères de ce genre, qui, s'ils résistent aux remèdes, prennent ordinairement les mauvais caractères de tous ceux dont j'ai parlé ci-dessus, et alors on les appelle des ulcères *carcinomateux* ou *cancéreux*. Ici les escharotiques les plus violents, tels que l'arsenic

ou le feu, ont eu quelquefois des succès. Le feu est surtout convenable dès le principe du mal pour la destruction des petits ulcères de ce genre que produisent souvent au visage les ver-rues, les taches et les boutons d'un mauvais aspect, lorsqu'on les irrite par des substances âcres ou des demi-moyens.

Une remarque générale à faire sur tous les ulcères, quels qu'ils soient, c'est que lorsqu'ils sont fort anciens, il est souvent dangereux de les guérir artificiellement, sans les remplacer par un cautère ou un séton. J'ai vu en résulter l'asthme, la phthisie, l'hydrothorax et d'autres maladies chroniques (1).

5. Je comprends sous le nom de *Dartres* (*Herpes*) toutes les maladies chroniques de la peau, soit qu'elles se manifestent par de simples taches brunes ou jaunes, accompagnées de beaucoup de démangeaison; ou par une dégénération de l'épiderme qui s'épaissit, de-

(1) Il arrive fréquemment dans l'hydropisie générale que les jambes s'ouvrent par des ulcères superficiels plus ou moins étendus, dont il découle beaucoup de sérosité, et que cet écoulement soulage beaucoup le malade; mais s'il s'arrête, si les ulcères se séchent, l'angoisse et l'oppression recommencent. Un moyen qui m'a souvent bien réussi dans ce cas là est de les laver avec une solution de potasse caustique qui, sans trop irriter la plaie, ranime l'écoulement.

vient âpre , raboteux , et se résout sans aucune inflammation apparente en petites écailles farineuses , constamment renouvelées , ou par des rougeurs douloureuses , prurigineuses , et quelquefois légèrement humectées d'une sérosité âcre qui transude à travers les pores de la peau ; ou par des gerçures enflammées , desquelles découle une autre espèce de sérosité plus épaisse et plus visqueuse , presque aussitôt coagulée en croûtes dures et grises , sous lesquelles la peau est rouge , enflammée et humide , et qui se renouvellent chaque fois qu'elles tombent , maladie à laquelle on a donné le nom de *Lèpre* (1).

(3) Il est difficile de bien décrire ces maladies. La meilleure manière de les faire connoître seroit de les représenter par des gravures coloriées. Il y a long-temps que je formois le vœu de voir un ouvrage de ce genre assez complet pour donner une idée exacte de toutes les maladies de la peau (Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts* , vol. IX , p. 282). Ce vœu commence à se réaliser. Deux médecins renommés par leurs talens , et qu'une pratique étendue dans les deux plus grandes villes de l'Europe , Londres et Paris , a mis à portée de voir toutes les variétés de maladies cutanées qui s'y présentent , ont presque simultanément entrepris de les décrire d'après des dessins aussi parfaits dans leur genre qu'ils ont pu se les procurer. Il a déjà paru plusieurs cahiers de leur ouvrage. J'ai rendu compte de celui

Toutes ces maladies dépendent de causes fort obscures. Elles sont souvent très-rebelles. Les remèdes qui m'ont le mieux réussi sont les décoctions de squine, de salsepareille, de sassafras et de gayac, l'antimoine et ses différentes préparations, seul ou combiné avec le mercure, comme dans les pilules de Plummer (N.º 141), la panacée violette (*Merc. violaceus Cod. Par.*) (N.º 142), la teinture de cantharides, les sucs ou bouillons d'herbe, la fumeterre, en infusion ou en extrait, la décoction d'ormeau, et celle de noix cueillies un peu avant leur maturité. — A l'extérieur, j'emploie des lotions mucilagineuses, telles que la décoction d'ormeau, — ou mercurielles, telles que l'eau phagédénique ou une simple solution de sublimé, — ou sulfureuses, au moyen d'une solution de foie de soufre, — et quelquefois, lorsqu'il y a beaucoup de démangeaison, l'eau

du médecin anglois, le Dr. Willan (*Voy. la Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXVIII, p. 185.), et le Jury des prix décennaux vient de faire un grand éloge de celui du Dr. Alibert. Il faut espérer que quand ces deux ouvrages seront achevés, ils ne laisseront rien à désirer à cet égard, surtout si leurs auteurs peuvent se procurer de la même manière une description exacte des maladies exotiques qui sont encore inconnues dans nos climats.

87.4. V.12.1.107

de Goulard. Quelque soit le traitement, il convient de purger fréquemment le malade, et en général de lui tenir toujours le ventre très-libre. Il faut aussi qu'il suive un régime et qu'il se prive surtout de ragoûts, de cochon et de poisson. Quand tous les remèdes échouent, les bains de Leuck en Valais sont souvent une ressource très-efficace; mais il faut y aller deux ou trois ans de suite (1). On craint beaucoup la *répercussion des dartres*, c'est-à-dire, leur guérison par des remèdes extérieurs, et surtout par des préparations de plomb. Je crois cette crainte exagérée; mais elle n'est pas absolument sans fondement, et je n'emploie jamais les remèdes extérieurs qu'après et avec des purgatifs et des diaphorétiques. Si les dartres sont anciennes, l'établissement d'un ou deux cautères est par cette raison très-convenable. — Dans les maladies qu'on a lieu d'attribuer à la répercussion d'une dartre, les vésicatoires et le kermès minéral sont les remèdes les mieux indiqués.

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, on en a découvert d'autres plus rapprochés de nous, et qui réussissent souvent très-bien. Ce sont ceux de la vallée de St. Gervais, département du Léman, dont on a donné la description dans la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XXXIV, p. 378.

4. La *Teigne* (*Tinea*), est une maladie du cuir chevelu qui produit à la racine des cheveux une multitude de petits ulcères, desquels découle un fluide qui se coagule en croûtes grises et friables, et qui souvent exhale une odeur très-fétide. Lorsque les croûtes tombent, il s'en forme très-promptement d'autres. Cette maladie qui attaque surtout les enfans de dix à douze ans, exige les mêmes remèdes que les dartres. Quelquefois il suffit de couper les cheveux, et de faire tomber les croûtes soit par des lavages avec de l'eau miellée, soit par l'application de feuilles de poirée, pour qu'elle se guérisse spontanément. Quand elle est plus rebelle, on a recours à une calotte de poix, avec laquelle on enlève toutes les bulbes des cheveux, après avoir fait tomber les croûtes. On panse ensuite la plaie qui résulte de cette opération avec un onguent simple; mais souvent il faut y revenir plusieurs fois avant qu'elle réussisse complètement. — On regarde comme une espèce de teigne une maladie à laquelle les petits enfans sont fort sujets, et qu'on appelle dans ce pays la *Râche* (*Croûtes de lait*). C'est une affection semblable à la teigne, dont le siège n'est pas le cuir chevelu, mais la peau du front, des joues et de tout le visage. Elle cesse communément après la dentition; mais je l'ai vue

se prolonger jusqu'à douze ou quinze ans. Elle n'exige aucun remède particulier, et doit se traiter comme les dartres.

5. La *Gale* (*Psora*) est une maladie de la peau, toujours produite par contagion, et qui se manifeste d'abord par de grandes démangeaisons, surtout entre les doigts. Il survient ensuite de petits boutons remplis d'une sérosité limpide et fort âcre. Le malade ne tarde pas à ouvrir ces boutons en se grattant, et à les convertir en de très-petits ulcères, qui prennent enfin une apparence dartreuse. Elle affecte particulièrement les mains, les coudes, les aisselles, la poitrine, le ventre, surtout l'aîne et le jarret. Elle n'est guères susceptible de guérison que par le soufre ou le mercure en frictions ou en lavages. J'emploie tantôt une pommade faite avec le soufre, tantôt l'onguent citrin ou l'eau mercurielle, de la pharmacopée de Paris, plus ou moins affoiblie. Mais crainte de répercussion, je prépare ordinairement le malade par une décoction purgative de gayac ou de patience (*Lapathum*), et je lui fais prendre deux fois par jour de la fleur de soufre lavée. Je continue ces remèdes pendant tout le traitement, que je termine par deux ou trois purgations. — Si la répercussion de la gale par un traitement brusque et irrégulier produit aussitôt

après quelque maladie interne bien évidemment due à cette cause, le meilleur moyen de guérison à employer est de faire reparoître la gale, en faisant coucher le malade dans des draps de galeux, quitte après cela à guérir la gale avec plus de précaution par un traitement méthodique (1).

Des Maladies des os.

On peut réduire les maladies des os à ces quatre : les luxations, les fractures, la carie et l'exostose.

1. Une *Luxation* est le déplacement d'un os hors de sa cavité articulaire. Cet accident est communément produit par quelque cause extérieure, par quelque chute, quelque contusion, quelque effort extraordinaire, ou quelque faux mouvement. J'ai vu de fortes convulsions le produire aussi. Mais dans ces cas là, on ne s'aperçoit pour l'ordinaire de la luxation que lorsqu'il est trop tard pour la réduire. Un mouvement volontaire même, s'il est trop considérable ou mal dirigé, peut quelquefois être la cause d'une luxation, comme quand on se démet la mâchoire en bâillant. — Les luxations se guérissent par des moyens mécaniques, qui

(1) Voyez ci-dessus, pag. 247.

ramenant l'os au niveau de sa cavité l'y font rentrer de nouveau. On l'y assujettit ensuite pendant quelque temps par un bandage approprié. Cela n'est point aussi facile qu'on l'imagineroit bien. Il faut beaucoup d'étude et encore plus d'expérience pour bien distinguer une luxation, et pour la bien réduire. On voit souvent les plus habiles chirurgiens s'y tromper ; et cela est d'autant plus extraordinaire qu'on voit souvent d'un autre côté les bailleuls les plus ignorans réussir là où les premiers ont échoué. Il m'a paru que les luxations sont souvent incomplètes au point de ne présenter d'autre signe de leur existence que la difficulté du mouvement. Le chirurgien n'apercevant aucun déplacement sensible, attribue cette difficulté à toute autre cause qu'à une luxation, et craignant avec raison d'augmenter l'irritation par des mouvemens inutiles, il ne touche et ne manie que très-légèrement l'articulation affectée. Le bailleul au contraire qui voit toujours une luxation, même là où il n'y en a point, s'embarrasse peu des douleurs du malade, l'exhorte à prendre courage, et lui fait faire toutes sortes de mouvemens, jusqu'à ce qu'enfin il fasse par hasard celui qui est nécessaire pour la réduction de la luxation. Peut-être aussi y a-t-il des demi-luxations de tendons et de fibres muscu-

lares, qui chevauchant l'une sur l'autre deviennent immobiles, et qu'on réduit par des mouvemens en tout sens. Quoiqu'il en soit, les bailleuls font souvent beaucoup de mal. J'ai vu plusieurs cas dans lesquels l'irritation qu'ils ont causée au malade a produit une inflammation qui a donné lieu à une suppuration mortelle dans l'articulation. Il seroit à désirer que le public pût être convaincu de leur ignorance. Il faudroit pour cela que les chirurgiens étudias- sent assez bien l'art de distinguer et de réduire les luxations, pour que jamais un bailleul ne pût réussir dans les cas où ils échouent.

Il arrive souvent qu'une chute, un coup ou un faux mouvement déjetent brusquement l'extrémité d'un os sans produire de luxation durable, parce que les ligamens sont assez forts pour contenir l'os, et assez élastiques pour conduire sur-le-champ la luxation; ce qui n'empêche pas que le ligament ayant été extrêmement tendu ne souffre beaucoup de cet effort. C'est ce qu'on appelle une *foulure*, une *entorse*. Ces accidens arrivent surtout au pied et au poignet, et la douleur qui en résulte est quelquefois si vive qu'elle produit des évanouissemens, des maux de cœur, une grande fièvre, une insomnie continuelle, avec beaucoup d'enflure, de rougeur et d'immobilité, au point

que le malade s'en ressent quelquefois plusieurs semaines, plusieurs mois et même plusieurs années. Les remèdes qui m'ont paru le mieux réussir en pareil cas sont au commencement les saignées générales et locales, les cataplasmes émolliens et les anodins; car c'est l'irritation qu'il faut combattre à cette époque, puisque même lorsqu'il y a luxation complète, l'irritation empêche souvent sa réduction (1). C'est surtout dans ces cas de grande irritation, à la suite d'une foulure, que les baillleurs peuvent faire beaucoup de mal, et qu'il importe d'être extrêmement sur ses gardes pour ne pas l'augmenter. Mais dès que l'inflammation est apaisée, il faut avoir recours aux cataplasmes toniques avec du vin et du savon, aux bains de pieds dans une forte solution de potasse, aux lavages avec l'opodeldoch, aux emplâtres fortifiants, aux bandages, etc. Enfin, quand la

(1) C'est ainsi qu'au rapport d'Hérodote, le roi des Perses s'étant foulé le pied à la chasse, les médecins et chirurgiens égyptiens, qu'il appela à son secours, ne purent parvenir à réduire la luxation, à cause des grandes souffrances du monarque. Un médecin Grec, qui étoit son prisonnier, et qui se nommoit Démocède, fut consulté et le guérit très-promptement par des calmans qui, en apaisant l'irritation, rendirent la réduction plus facile.

foiblesse résiste à tous ces moyens, et se prolonge plusieurs années, ce qui n'est pas rare, les douches d'eaux hydrosulfureuses, telles que celles d'Aix en Savoie, sont quelquefois très-utiles.

De *faux mouvemens* produisent souvent dans d'autres parties du corps que les articulations, comme aux reins, sur les côtes, etc. des douleurs très-vives, qu'on dissipe par de douces frictions, et qui probablement tiennent au chevauchement des fibres musculaires ou tendineuses les unes sur les autres. C'est une raison de croire que les succès des baillieux dépendent souvent dans les articulations même de quelque circonstance semblable.

2. Une *fracture* est une solution de continuité dans un os en conséquence de quelque contusion violente, ou de quelque contre-coup qui le casse en deux ou plusieurs grands fragmens. Les suites d'une fracture peuvent devenir très-graves, 1.^o par le *voisinage d'organes essentiels* à la vie. Par exemple, les fractures des os du crâne sont ordinairement suivies d'apoplexie, soit parce que les os fracturés s'enfoncent dans la substance du cerveau, et l'irritent ou la compriment, soit parce que la violence du coup produit un épanchement séreux

ou sanguin entre les membranes. Les fractures des côtes peuvent de même blesser les poumons, et produire dans cet organe une inflammation ou une suppuration très-dangereuse; 2.^o par la *complication* de la fracture avec une plaie, circonstance très-fréquente, et d'autant plus délicate que la réduction de la fracture exigeant presque toujours un certain degré de compression, il peut facilement en résulter un état de gangrène, qui nécessite ensuite l'amputation; 3.^o par la *manière dont l'os se casse*. Car s'il y a plusieurs fragmens plus ou moins anguleux, ou si n'y ayant que deux fragmens, ces fragmens se terminent en pointe, ou s'il s'en détache des *esquilles*, ou morceaux d'os pointus, qui se logent dans les chairs; dans ces trois cas, dis-je, les tendons, les aponévroses et les nerfs peuvent être irrités au point de donner le tétanos; 4.^o par la *situation des os fracturés*, qui peut être trop profonde pour qu'on puisse reconnoître la fracture, ou trop oblique pour qu'on puisse facilement y remédier. Par exemple, la fracture du col du fémur est une des plus difficiles à distinguer et à guérir.

Mais en thèse générale, une fracture est une maladie simple, et qui se guérit spontanément par l'ossification d'un suc particulier, qui découle des deux fragmens de l'os, s'accumule

tout autour de leurs points de contact , sous la forme d'un bourrelet , qu'on appelle le *cal*, et les colle enfin l'un à l'autre si fortement que l'os se casseroit ensuite plus facilement à tout autre endroit. Seulement, si les fragmens chevauchent l'un sur l'autre , on court le risque d'avoir le membre auquel appartient l'os cassé plus court que son compagnon. C'est à empêcher ce chevauchement , en mettant les deux fragmens à bout l'un de l'autre , et en les maintenant pendant quelques semaines de suite dans cette situation par des bandages particuliers , que consistent tout l'art du chirurgien , dans la réduction des fractures. Or pour cela , il n'est pas nécessaire (et cette remarque est également relative aux luxations) d'appliquer les moyens d'extension et de contr'extension sur la partie affectée elle-même. On doit éviter autant que possible d'irriter , par la compression , les muscles , les ligamens , les tendons , qui prennent leur attache dans le corps d'un os fracturé ou luxé.

La *rupture du tendon d'Achille* , accident rare , mais qui arrive quelquefois en conséquence d'un saut violent , ou d'une forte crampe , se guérit comme les fractures par le rapprochement des deux bouts du tendon , desquels découle un suc qui les réunit , en se convertissant en substance tendineuse :

5. La *Carie* d'un os est une solution de continuité en conséquence de quelque affection analogue à celle qui produit les ulcères dans une partie molle. Elle dépend ou de causes intérieures, telles que les maladies vénériennes ou scrofuleuses, — ou de causes extérieures, telles que les coups, les contusions, etc. ou enfin de causes qui tiennent le milieu entre les unes et les autres, telles que la compression produite sur une partie osseuse par une tumeur contiguë, ou par les dépôts purulens qui l'atteignent. L'os qui en est affecté devient d'une couleur jaune, puis brune et enfin noire. Quelquefois il demeure dans cet état parfaitement sec. C'est ce qu'on appelle la *carie sèche*. Plus fréquemment, il en découle une sérosité extrêmement fétide. C'est ce qu'on appelle la *carie humide*. Bientôt l'os tombe en poussière, comme du bois vermoulu, ou s'exfolie, c'est-à-dire, que ses différentes couches se détachent les unes des autres, jusqu'à ce que toutes les parties cariées soient de cette manière séparées des parties saines. Pour l'ordinaire, la carie d'un os est accompagnée d'ulcères fistuleux dans les parties mollés qui la recouvrent, et même lorsque la carie est très-profonde, il se forme des fistules très-longues qui aboutissent à la peau, et y produisent ou des hyda-

tides, ou de petits ulcères, dans les environs desquels la peau est violette, ou de couleur plombée, qui noircissent les emplâtres avec lesquels on les panse, et dont il découle une grande quantité de sanie séreuse et fétide. Si l'on sonde ces ulcères, on sent l'os inégal et raboteux, ou mol et vermoulu, comme si l'on touchoit du bois pourri. — Il est rare que les forces de la nature suffisent pour produire l'exfoliation complète d'un os carié. On est le plus souvent obligé de l'accélérer, ce qui se fait par l'application des teintures spiritueuses, telles que celles d'aloës ou de myrrhe, ou par celle des caustiques, tels que le nitre mercuriel, ou les onguens composés de quelque préparation de mercure ou de cuivre, ou ce qui est infiniment plus sûr et plus expédient, par le feu. On commence donc par ouvrir la fistule, pour mettre entièrement à nud l'os carié. On en ratisse la surface pour enlever la vermoulure avec un instrument d'acier, qu'on appelle une *rugine*; et si cela ne suffit pas, on y applique à plusieurs reprises un fer rouge.

4. L'*Exostose* est une tumeur ou excrescence qui se manifeste sur une partie osseuse. Il y en a quatre espèces;

a. Le *Spina ventosa*, ou boursoufflement de l'os, en conséquence d'une carie intérieure,

qui ramollit et dilate ses cellules, et qui est précédée de grandes et profondes douleurs. C'est une maladie grave qui nécessite pour l'ordinaire l'amputation. Quand elle est générale, et affecte plusieurs os à la fois, il est très-rare qu'elle soit susceptible de guérison. On l'attaque par des remèdes internes appropriés à la nature du virus qui la produit, et par des moyens extérieurs, analogues à ceux dont j'ai parlé ci-dessus, en traitant de la carie. Quelquefois l'os gonflé se carnifie, c'est-à-dire, qu'il se change en une substance molle, semblable à des chairs qui suppurent.

b. L'*Exostose bénigne* est produite par une simple accumulation de substance osseuse dure et solide à la surface d'un os et sans carie. Cette maladie est pour l'ordinaire sans conséquence, et ne demande aucun remède, à moins que par la forme, la situation et la grandeur de la tumeur, elle n'incommode extrêmement le malade, et ne gêne ses fonctions. Dans ce cas, on peut la scier.

c. Mais souvent l'exostose n'est produite que par le *gonflement* et l'endurcissement du *périoste*; et cette maladie est quelquefois accompagnée de très-grandes douleurs. Indépendamment des remèdes propres à détruire le virus vénérien ou scrofuleux qui produit ces

sortes de tumeurs, remèdes qui suffisent quelquefois, mais qui échouent aussi fréquemment, et qui en particulier ne sont d'aucune utilité lorsque la maladie est produite par une cause extérieure; j'ai vu de très-bons effets de la décoction de mézéréon, et j'ai même employé avec succès le marc de cette décoction en cataplasmes sur la tumeur. Mais si elle est fort douloureuse, l'application réitérée des sangsues autour de la partie affectée est toujours un préalable nécessaire, jusqu'à ce que la violence des douleurs soit apaisée. Car l'inflammation du périoste est toujours une maladie grave, particulièrement à la tête, où elle produit souvent des érysipèles dangereux.

d. Enfin un genre d'exostose assez particulier, et qui n'a été bien connu que depuis quelques années, c'est celui qu'on observe dans une maladie à laquelle on a donné le nom de *nécrose*. Les os des extrémités y sont plus sujets que les autres, surtout depuis l'âge de douze à treize ans, jusqu'à l'âge de puberté. L'os de la mâchoire inférieure en est aussi fréquemment affecté; mais ce n'est guères qu'à l'âge de trente ans et au-dessus. La maladie se manifeste d'abord par des douleurs profondes, suivies d'une grande augmentation de volume tout autour de l'os. Cette tumeur d'abord molle, durcit

bientôt, et devient complètement ossense; mais sur la peau qui la recouvre il se forme de petits ulcères fistuleux, dont il découle une grande quantité de pus d'une bonne nature, et ces ulcères ne prennent jamais un mauvais aspect, ce qui les distingue de ceux qui proviennent de carie. Cependant il passe fréquemment par leur ouverture de petites esquilles, et cela au moment où l'on s'y attend le moins, et sans qu'on les ait senties branler auparavant, en sondant l'ulcère. Souvent enfin de plus grands et même de très-considérables fragmens se présentent, dont on est obligé de favoriser la sortie par des incisions, jusqu'à ce que finalement la suppuration cesse par degrés, les ulcères se ferment et le malade se trouve guéri, sans avoir jamais été complètement privé de l'usage du membre affecté, quoi qu'ayant perdu de très-grands fragmens d'os. Quelquefois aussi la guérison a lieu, sans aucune séparation ossense. La durée totale de la maladie varie depuis trois mois jusqu'à deux ans. Tous ces symptômes ont été fort bien décrits et expliqués par Mr. Russell d'Edimbourg, qui dans un livre sur ce sujet, imprimé en 1794, et dont Mr. J. P. Mannoir a donné un Extrait dans le Journal de Médecine, a fait voir que cette maladie dépend de la mort complète de

Pos affecté, et de sa régénération par l'exsudation d'un suc gélatineux qui entoure l'os malade, comme un étui percé de plusieurs trous, et qui peu à peu s'ossifie. Ce n'est que lorsque l'ossification est complète, que le fragment privé de vie, lequel porte le nom de *séquestre*, se sépare ou s'absorbe. Dans le premier cas, il faut pour l'ordinaire aider sa sortie par le secours de l'art. Dans le second, la guérison du malade a lieu spontanément, mais il en résulte toujours une difformité considérable dans la figure de l'os.

CONCLUSION.

C'est ici que se terminoit mon cours. En en publiant le sommaire, je crus devoir lui donner le titre de *Manuel de Médecine-Pratique*, parce qu'il étoit principalement destiné à servir de *Memorandum* aux officiers de santé qui l'avoient suivi, afin qu'ils pussent le consulter au besoin, et qu'il leur rappelât en peu de mots les renseignemens plus étendus que je leur avois donné dans mes leçons. — Je ne connoissois point alors un ouvrage qu'avoit publié en 1800, et sous le même titre feu M. le Dr. Geoffroy de Paris. Quoique cet ouvrage ait quelque ressemblance avec le mien par le but que